

Le temps fantôme

André Brochu

Numéro 132, février 2012
Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (2012). Le temps fantôme. *Moebius*, (132), 17–20.

ANDRÉ BROCHU

Le temps fantôme

Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est...

Considérer l'hiver
l'envisager dévisager

face de pays mort
butte blanche stérile avec
ses rennes
ses batraciens patibulaires
congelés droits debout dans l'étang
et le fantôme

fantôme bleu de nos douleurs

fantôme pendu aux poulies
parmi les rages militaires
les étoiles les accessits

nous avons bien mérité de cette maudite
patrie salope drapée
dans les hauts fûts de décembre

nous avons certainement
bien mérité du présent
qu'on écharpe à coups de dents
le froid est ulcérant
les ivresses hiémales
nous malaxent sous leurs cristaux
pâles corpus
nous frottent de neiges aiguës

le froid est ulcérant ma vie
me le rend au centuple
ma vie me scie en quatre émois

*

Premier émoi : pas de quartier
pour l'autosuggestion à spasme
je suis capable de nuances
entre les vitesses du pire
et l'on m'a vu filer grand train
au bout de la terreur
celle qui serre au poing vos libertés
et vous laisse infiniment dépouillés
dans vos voies d'âmes imbéciles
voilà voilà un coup de détresse
parmi les malchances du cœur

*

Deuxième émoi : il gratte au ras
de la torpeur entre les petits supplices
après un brasier de silences
j'ai vécu pis
que l'agonie
le ciel chancelait
au-dessus de nos têtes
bien découpées dans la lumière glabre du crépuscule
nous étions plusieurs à mourir
fous de rire et de frissons
je m'accrochais à leurs chances d'éternité
ils éjectaient des soupirs flambants comme des laves
tous ensemble nous conjurions les affres de l'époque

*

Le troisième émoi est un retour aux sources
de l'été mêlées aux ombres charbonneuses
de la saison morte et blanche
car la lumière gît au creux de l'astre désolé
qui s'était appesanti sur nos vies

trop crues trop vraisemblables
nous avons acquis l'éprouvante habitude de l'hiver
qui nous menait pareils aux rennes abattus
aux batraciens saisis dans l'eau de pierre
et voilà qu'un rayon vient réclamer notre souffle
et proclamer après tout – après tout – le printemps
germe de l'été chaud qu'il nous faudra assumer sans réserve
voilà ce qu'est la douce prétention
passer l'hiver pour ne plus trépasser
pour appliquer sur nos visages la tendre grimace de l'été

*

Quatrième et ultime

émoi :

il n'y a plus de saison sur la terre
l'hiver a disparu entre les horizons
son profil de géant recru de neiges mortes
laisse le souvenir d'un éclat fossoyé
il a étreint dans ses muscles de foudre
nos lents espoirs inconsolés

où est maintenant cet hiver sans substance
que nous avons vécu les yeux fermés
comme une pâle existence qui dure
tout juste le temps d'ajuster nos rôles
à l'impossible immensité

*

Pour la souffrance il faut repasser
nous sommes incapables de tout
de rage comme de bonheur ou d'éclat
nous avons laissé nos dieux s'estomper entre les brumes
et cargué les neiges pour les départs toujours à remettre
il y aura un envol définitif
dans la pénombre d'un jour prochain
et ce sera l'hiver à passer dans la plus terrible absence
sans amour sans douceur sans pitié qui larmoie
sans toi – elle! – sans ton étoile nue
l'hiver comme un pauvre mot dépourvu

de chair et d'âme
j'entrerai dans une mort trop douce
un décembre au cœur indifférent
une saison sans elle – toi! – qui est toute ma joie.